



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Le froid subit qui est venu nous surprendre cette semaine a fait apparaître aussi quelque symptôme de l'hiver dans les toilettes. — Sur des robes de barèges de nuances légères, on voyait un mantelet de taffetas noir à demi ouaté, garni de franges, ou un mantelet de velours noir, forme demi-châle, garni de dentelle; ce qui du reste est d'un très-joli effet dans le costume. — Le velours fait ressortir admirablement l'élégance des étoffes légères, et nous avons admiré maintes jolies toilettes composées d'une redingote en taffetas à carreaux ou à lignes de nuances tendres, sur lesquelles était un petit mantelet ou pardessus en velours noir, vert ou gros bleu, doublé de taffetas blanc. — Avec des robes

de moire noire à corsages montants, des mantelets de la même étoffe ornés de dentelle ou de passementerie, et une capote de taffetas rose ou paille, sur laquelle est jeté un *voile Fanchon* en dentelle noire, forme une des plus jolies toilettes d'automne.

— Les carreaux écossais se montrent sur toutes les nouvelles étoffes, depuis le tartan en flanelle double, destiné aux manteaux du matin et aux robes de chambre, jusque sur la riche popeline dont on fait de très-élégantes robes demi-toilette à doubles et triples volants. — Les unes corsage montant, mais très-ouvert sur la poitrine; les autres décolletées et accompagnées d'un cannezout de mousseline brodé ou de dentelle noire.

— Le cannezout de dentelle noire semble destiné à faire les frais de nombre de toilettes d'hiver. On comprend tout ce qu'il a



de commode et d'élégant, avec ses petits mancherons qui retombent jusqu'à moitié du bras qu'ils font valoir admirablement s'il est nu, et qui sur une manche longue, pareille à la robe, donne une distinction toute charmante. Chez Violard <sup>1</sup>, les cannezouts en dentelle noire offrent les dessins et les formes les plus gracieuses.

— On parle aussi d'une forme de petits cannezouts qui s'exécuteront en velours et qui se porteront avec des jupes de moire ou de pékin. Ils seront de la nuance la plus dominante dans l'étoffe, ouverts sur le devant, et avec des jokeys qui garniront le haut des manches. On les garnira en passementerie ou en petite dentelle de soie de la couleur du velours.

— En attendant leur retour à Paris, toutes nos jeunes élégantes encore à la campagne, aux eaux ou en voyage, envoient la mesure de leur taille à M<sup>lles</sup> Josselin <sup>2</sup>, afin de faire préparer les corsets qui doivent organiser leur toilette d'hiver. — C'est une prudente prévision que d'établir ainsi à l'avance des fondations sur lesquelles il n'y aura plus qu'à ajouter de légers accessoires. — La prompte exécution de ses corsets devient ainsi un immense avantage pour les dames, et donnera à M<sup>lle</sup> Josselin la possibilité de combiner, calculer et confectionner les mille petits détails qui constituent une perfection complète. — Il sera vraiment précieux dès le lendemain de son arrivée de n'avoir plus qu'à aller essayer son corset. — Ceux *Marie-Médicis* sont toujours les plus convenables aux parures, et favorisent tellement les coupes modernes, que nos plus fameuses couturières sont enchantées lorsque leurs robes s'exécutent sur ces élégants modèles. En attendant, de tous côtés s'expédie le corset *andaloux*. Sa grâce, sa facilité, le peu de contrainte qu'il donne à la taille, tout en la maintenant simple et élégante, le rendent indispensable pour les toilettes négligées, les costumes d'amazones, les *sans-façons* des peignoirs et robes de chambre, dont la recherche a fait aujourd'hui le cachet des élégances intimes.

Tous les avantages dont nous venons de parler relativement à la maison Josselin, à Paris, se retrouvent à Londres chez Mel-

notte <sup>3</sup>, où les dames ont déjà pu faire l'appréciation du zèle et de l'exactitude avec lesquels leurs commandes de corsets sont exécutées, soit sur mesures envoyées à Paris, soit sur ceux-là même dont le dépôt se trouve dans la maison que nous citons avec d'autant plus d'intérêt qu'elle reproduit en Angleterre les plus piquants produits de notre industrie parisienne. — En ce moment où toutes nos productions se renouvellent, la maison Melnotte vient de recevoir de nouveaux assortiments de chaussures de tous genres, depuis le soulier de bal jusqu'aux élégantes et confortables pantoufles de chez soi, — pantoufles à la *Marie-Antoinette*, pantoufles *Molière*, pantoufles *Pompadour*, pantoufles *espagnoles*, etc., etc.

Nous appuyons d'autant plus sur le mérite de ces chaussures, qu'à Londres comme à Paris, comme partout où domine la mode, le système des robes un peu courtes sur le devant étant généralement adopté, donne un mérite tout particulier au choix du soulier et du bas, qui a repris toute sa prépondérance.

Chez Melnotte aussi sont de charmantes lingerie, des broderies, des blondes, des coiffures, des rubans, des gants, des éventails, des bijoux, dans toutes les fantaisies les plus nouvelles et les plus piquantes.

A propos de bijoux, nous dirons que ce genre se porte surtout sur les boutons. Pour chemisettes, on en voit des garnitures délicates et charmantes en opales, perles, turquoises, onix, etc., etc.; pour redingote de soie ou de velours, on en prépare de ravissantes à *grelots*, dits boutons espagnols. C'est une perle d'or, de lapis, de grenat ou d'or niellé, ou tout autre genre, qui est suspendu de manière à *retomber* sur l'étoffe. — Dans une corbeille de mariée, on a placé la semaine dernière une redingote de moire blanche, corsage et manches collantes, fermée depuis le cou jusqu'au pied par une rangée de boutons d'améthyste enchâssés dans un filet de perles fines. Les bracelets étaient composés d'un dessin gothique travaillé en perles et améthystes.

— Les nuances grises et celles scabieuses et vert-de-gris sont à la mode en ce moment. — On les emploie beaucoup en

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 13.

<sup>3</sup> 23, Old-Bond street.



redingotes de pékin ornées de larges galons de satin encadrés dans des petits velours de la même nuance, et boutons de velours recouverts d'un travail *grappé*.

— On voit beaucoup de crêpes de Chine blanc, gros bleu, vert mer, rose chine, portés sur des robes de taffetas noir ou barèges noir à volants. Ces châles, d'une immense grandeur et riches de broderies, drapent très-gracieusement les femmes, et forment avec une capote de crêpe blanc orné d'un bouquet de fleurs en velours, une toilette toute parisienne.

— Les fleurs en velours sur crêpe sont d'un joli effet, et unissent dans cette opposition du tissu léger et de la fleur riche, la saison finie et la saison à venir. — *L'oreille d'ours*, les *primevères*, les *fluxias*, les *pensées*, les *œillets*, forment en velours de délicieuses garnitures dont la maison Chagot possède en ce moment un assortiment qui attire tous les acheteurs français et étrangers. — Bien que les modes d'hiver ne se voient pas encore dans les salons de Paris, elles sont déjà dans les principaux magasins qui fournissent aux maisons de l'étranger; aussi Chagot a-t-il cette fois, comme à chaque nouvelle saison, les plus piquantes nouveautés. — Ce sont, indépendamment de tous les bouquets pour chapeaux, garnitures de bal, etc., etc., des coiffures à la *Diane*, légers petits feuillages de velours sur lesquels sont semés des étoiles qui brillent comme des diamants, des *guirlandes naïades* en feuilles de roseaux en velours de diverses nuances de vert, recouvert d'un duvet blanchâtre et brillant comme la rosée sur laquelle darde le soleil. Ces feuilles forment des touffes qui tombent de chaque côté, et vont parfaitement avec des cheveux noirs en bandeaux.

Des coiffures *Nisida* dont notre nouveau ballet explique l'origine; charmante réunion de plusieurs cordons de fleurs qui se croisent sur la tête, de manière à former une espèce de petit chapel tout en fleurs. On le place très en arrière de la tête, et il accompagne parfaitement des cheveux bouclés ou des bandeaux bombés.

Des coiffures *catalanes* en feuillages de jais noir entremêlés à des roses en velours, ou formant des épis de blé mêlés à des fleurs de grenades. Elle se voit aussi en jais vert

mêlée à des roses blanches; ce qui est très-joli.

Foule de coiffures *Mancini*, *Stuart*, *Cérès*, genres qui pour être connus n'en sont pas moins toujours charmants et toujours adoptés, et qui forment, avec tout ce que nous venons de nommer, une des parties les plus piquantes de toutes les nouveautés qui apparaissent pour cet hiver dans la maison Chagot aîné<sup>1</sup>.

— Ainsi que nous le voyons à chaque nouvelle saison, la maison Ozanne<sup>2</sup> vient à Paris renouveler tous les articles qui font le succès de sa maison à Londres. Succès établi sur les bases d'un bon goût, d'une appréciation exacte et juste de la mode distinguée dans laquelle Ozanne a puisé les éléments de ce qui fait sa vogue aujourd'hui. C'est surtout dans les choix nombreux qu'il vient faire à cette époque que nous pouvons juger de la supériorité que son nom doit acquérir de plus en plus à Londres, car ce n'est ni dans les fantaisies vulgaires ni dans les nouveautés de second ordre qu'il vient choisir ses modes, mais bien dans les sources les plus élevées et les recherches les plus délicates. — Aussi cette fois nous le voyons s'emparer des plus belles étoffes, des plus fines broderies, des blondes, dentelles, fleurs, plumes, écharpes, gazes et rubans les plus appelés aux succès des salons où se trouvent les modes d'élite. — Seules modes pour lesquelles Ozanne consacre son goût, son zèle, son talent, et qui donnent l'assurance de ne trouver chez lui que des toilettes exécutées avec toutes les conditions que comprennent et les éléments qui les composent et la couturière habile qui est chargée de les exécuter; couturière d'un talent déjà connu par les succès qu'elle eut à Paris, et que Ozanne a attaché à sa maison de Londres.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

*Toilette de dîner.* — Robe de taffetas à double jupe; corsage montant; petit bonnet en blonde orné de fleurs.

*Toilette de petite soirée.* — Robe en organdie à volants découpés à l'emporte-pièce; coiffure en ruban.

<sup>1</sup> Rue, Richelieu, 81. — <sup>2</sup> 2, Brook street, Hanover square.



## DES PARIAS EN BRESSE.

### I.

Le village d'Arbigny, peu distant de Bourg-en-Bresse, paraissait livré à une grande émotion. Femmes, enfants, allaient, venaient, poussaient des cris d'allégresse et tournaient à l'envi des yeux pleins de curiosité. C'est qu'on était au dimanche des *Brandons* — premier dimanche de Carême — et qu'on s'apprêtait à faire de grands feux de paille et de fagots. Tel est l'usage immémorial dans ce pays qui compose aujourd'hui une partie du département de l'Ain.

Les paysans attachent une vertu secrète à leurs bûchers de la Saint-Jean; puis à Arbigny, cette cérémonie mystérieuse précédait de quelques jours seulement la *Vogue* ou fête du village. Voilà pourquoi la joie était générale.

La veille de la *Vogue*, les jeunes garçons allèrent en cérémonie dans toutes les maisons, avec une grande corbeille remplie de rubans de toutes les couleurs; chaque jeune fille en reçut un nœud qui devait, semblable à une élégante aiguillette flotter sur l'épaule gauche. Ce nœud, appelé *Jouette*, était le billet d'invitation et d'entrée au bal.

Par une exception facile à remarquer, le cortège enrubanné passa sans s'y arrêter devant une maison de peu d'apparence, très-confortable; et comme un garçon hésitait et disait: « Quoi! ne donnerons-nous pas une *Jouette* à Marguerite, qui est si bonne et si jolie! les autres s'écrièrent brusquement: — Viens donc, Gilbert, tu oublies que nous ne devons pas hanter les Martin; ce sont de mauvaises gens... Ils ont un nom! » Gilbert résista encore assez énergiquement, mais il fut entraîné. Et la troupe passa en lançant contre la porte de cette maison des imprécations et des cris discordants.

En Bresse, il y a quarante ans, les vieux préjugés subsistaient plus fort que jamais: lorsque des familles étaient accusées de sorcellerie, on disait qu'elles avaient un nom; on les fuyait, et quelle que fût leur fortune, elles étaient obligées de s'allier entre elles. C'était à peu près le sort des Parias<sup>1</sup> de l'Inde.

<sup>1</sup> Race proscrite.

Les paroles de Gilbert ont déjà révélé au lecteur l'existence d'une jeune fille à la fois douée de beauté et de vertus.

Cachée derrière un volet entr'ouvert, Marguerite avait vu toute la scène qui venait d'avoir lieu; elle avait remarqué l'air de mépris des jeunes gens et l'honorable mais inutile résistance de Victor Gilbert. La rougeur de l'indignation lui monta au visage. Jusque-là, Marguerite, élevée à Bourg, et récemment revenue à Arbigny, ne pouvait connaître l'injuste prévention qui pesait sur sa famille. Elle ne considéra donc que comme un affront gratuit l'exclusion dont sa maison était l'objet. Hélas! il fallut bien alors lui apprendre le secret fatal de son nom!.....

### II.

Le souvenir de Victor Gilbert était resté dans la mémoire de Marguerite. Comme l'enclos des Martin touchait à un vaste étang où le jeune pêcheur — car tel était l'état de Gilbert — allait chaque matin renouveler sa provision, Marguerite, sans se rendre compte peut-être de l'instinct qui la poussait, se promenait souvent de ce côté. Mélancolique, ne recherchant aucune société, n'ayant aucune amie, elle ressentait un innocent plaisir à être le témoin habituel de cet être doux et estimé de tous. Un jour cependant, s'étant trop avancée et ayant rencontrée des épines aux branches de la haie, Marguerite laissa tomber un livre qu'elle tenait à la main dans l'eau. Gilbert avait entendu le cri de la jeune fille et vu la chute du volume. Il donna un coup de rame de ce côté et eut bientôt repêché le livre qu'il essuya soigneusement.

— Mademoiselle Marguerite, dit-il, voilà votre bien.

La jeune fille, toute honteuse d'être ainsi devinée, comprit qu'elle ne pouvait maintenant garder le silence. Elle alla ouvrir une petite porte qui donnait sur l'étang, et elle se montra aux yeux émerveillés de Victor Gilbert. Celui-ci semblait en extase. Sur un signe de Marguerite, il amena sa barque vers le bord, puis mit pied à terre, et saluant Marguerite avec respect, il lui présenta silencieusement le livre.

— Je vous remercie, monsieur... Gilbert, dit la jeune fille.





20 Septembre 1848.

Barras

2379.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffure et ensemble de toilette par M<sup>me</sup> Alexandrine. Robe en gaze guêlée de la lingère  
 Payan. Fleurs Constantin. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain. Gants Mayer.  
 Corsets Jospelin.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.*





— Ah ! cela n'en vaut pas la peine. Mais... vous savez donc mon nom ? ajoutait-il en s'efforçant inutilement de cacher la satisfaction qu'il éprouvait.

— Oui... je le connaissais.

— C'est que vous êtes une vraie demoiselle de la ville, et que vous ne vous mêlez pas à nous autres.

A ces paroles, les joues de Marguerite se colorèrent vivement.

— Eh ! quand bien même je voudrais me mêler à vous autres, comme vous dites, le pourrais-je ? Il y a deux mois n'ai-je pas subi un cruel affront ? J'étais près de ma fenêtre, j'ai tout entendu. Vous seul avez témoigné le désir qu'un ruban me fût offert.

— C'était un devoir !... Les misérables osent vous accuser... Ils ne savent pas que vous êtes une femme adorable, une douce et bonne chrétienne ! Oh ! soyez sûre, mademoiselle Marguerite, que vous avez en moi un...

Il s'arrêta, n'osant achever.

— Je vous devine, dit-elle ; un *ami*, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, un ami dévoué.

— J'y compte. Adieu.

Et elle rentra précipitamment chez son père, laissant le pêcheur heureux et fasciné.

### III.

On se revit quelquefois, puis souvent, puis tous les jours. Gilbert finit lui-même par franchir la porte de la haie, laissant sa barque amarrée à un saule. Les parents de Marguerite lui faisaient un accueil excellent : car il y avait dans la franche cordialité du jeune homme un charme qui séduisait les cœurs. Cependant la jeune fille, dont l'âme était si élevée, si raisonnable, s'effrayait instinctivement du sentiment qu'elle inspirait. L'avenir lui apparaissait avec les plus sombres couleurs ; ne voyait-elle pas la répulsion des habitants de la commune s'accroître contre les Martin, au lieu de diminuer ?

L'effet suivit la crainte. Il vint un jour où Gilbert songea franchement à demander la main de Marguerite. Bientôt la clameur devint universelle. S'allier à la fille du sorcier... quelle horreur ! On allait jusqu'à le menacer. Railleries et menaces, il eût tout supporté ; mais le courroux de son

père fut un obstacle insurmontable. Dans cette lutte, Gilbert succomba ; fils respectueux, il immola sa tendresse à l'obéissance.

Il contracta secrètement un engagement militaire. Nous renonçons à peindre le désespoir de Marguerite et de ses parents. Seul le vieux père Gilbert se frottait les mains et il disait : « J'aime mieux voir mon fils soldat que s'il épousait une fille qui a un nom. »

Les années s'écoulèrent ; la guerre dévorait les armées ; on n'avait plus entendu parler du pauvre Victor.

Cependant il vint dans le pays un jeune curé, après la mort de l'ancien. Il entreprit de relever la famille Martin dans l'opinion de ses concitoyens, et après bien des efforts sa tâche fut couronnée de succès. Dès la première fête, Marguerite fut couverte de rubans que tous les garçons lui offraient ; vainement refusait-elle de paraître au bal ; ses parents, heureux de la savoir recherchée, la pressèrent tellement de se montrer parmi les autres jeunes filles, qu'elle dut céder. Toute triste qu'elle était, sa grâce charmante la plaçait au-dessus des femmes qui l'entouraient, et à partir de ce jour, Marguerite eut une cour assidue.

L'un des plus ardents à offrir ses hommages était un jeune cultivateur fort riche, appelé François Remy. Pour obtenir la main de Marguerite, Remy eût donné vingt ans de sa vie. Nature ardente, il ne pouvait rien supporter qui contrariât ses vœux. Et il faut dire que le père et la mère Martin le voyaient d'un œil favorable. N'ayant plus de nouvelles de Victor Gilbert, ils songeaient à l'avenir de leur fille et s'affligeaient de l'obstination avec laquelle Marguerite refusait un parti vraiment avantageux.

François Remy leur demanda un jour un moment d'entretien particulier ; il avait à leur montrer une lettre datée d'Allemagne et annonçant que Victor Gilbert avait péri à la bataille de Leipsick.

On fut obligé d'employer les plus grands ménagements pour apprendre à Marguerite cette affreuse nouvelle. Après une longue maladie, la jeune fille se releva toute languissante. Elle n'avait plus assez de force morale pour résister à deux familles qui la poussaient de faire un heureux.



Le mariage de Marguerite et de François Remy fut résolu et annoncé dans la commune au son du tambour.

#### IV.

Tous les gens du village se pressaient autour de la maison des Martin et de celle des Remy. Nul ne fit donc attention à un militaire qui, couvert de poussière, exténué de fatigue, se traînait péniblement et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un des bancs de pierre placés aux deux côtés du porche de l'église.

Cependant une marche joyeuse retentissait ; un cortège paré de rubans et de bouquets arrivait, se dirigeant vers la mairie qui touchait au temple de Dieu.

Le militaire leva la tête. Une cri pénible s'échappa de sa poitrine... Le nom de Marguerite sortit de ses lèvres.

A ce cri en répondit un autre, poussé par Marguerite. Et aussitôt s'élançant dans la direction du banc, la fiancée alla tomber entre les bras du militaire.

— Que me voulez-vous ? dit celui-ci, les larmes aux yeux. J'arrive mal à propos... vous m'aviez oublié.

— On vous croyait mort, ô mon cher Gilbert... et mes parents m'avaient forcée...

— Mort ! répéta Gilbert... et qui donc a osé répandre ce bruit ?

Son regard menaçant avait été chercher François Remy.

Ce dernier pâlit. — Pardon, pardon, murmura-t-il ; l'amour m'avait inspiré une ruse d'enfer.

En achevant ces mots, François Remy s'éloigna précipitamment.

#### V.

Quelques jours après cette scène, le mariage interrompu était repris sans être troublé cette fois ; mais le marié donnait à Marguerite le nom de madame Gilbert.

Lorsque les époux rentrèrent dans leur maison, on répandit du blé sur eux, en leur souhaitant ainsi abondance et prospérité.

ALFRED DES ESSARTS.

#### LES ROMANCES DE LA REINE HORTENSE.

L'un des écrivains les plus instruits de la critique musicale, M. Scudo, publie dans le feuilleton du *Siècle* une histoire de la romance. Nous en détachons un extrait sur les romances de l'Empire, et surtout celles de la reine Hortense :

Au milieu des splendeurs de l'Empire, au milieu de ce bruit d'armes et de conquêtes, on vit une femme charmante, une reine comme il y en eut autrefois sous les Valois, qui joignait au prestige de la grandeur les grâces de la personne et le goût des talents aimables.

Blonde, bonne et tendre, la reine Hortense quittait souvent la Hollande pour Paris, où son cœur venait chercher un aliment qui lui manquait dans son froid royaume ; elle réunissait dans son hôtel tout ce qu'il y avait alors d'artistes distingués, de poètes, de musiciens et d'hommes de loisir que le tourbillon des affaires n'avait point absorbés.

Là on causait beaucoup de galanterie, de théâtre, de peinture et surtout de musique.

Lorsqu'un sentiment doux ou pénible, une espérance ou un regret traversaient le cœur de la reine, elle se mettait au piano, et cherchait à exprimer, dans une mélodie simple et naïve, les soucis dont son âme était pénétrée.

Le chant une fois trouvé, on le communiquait aux initiés avec liberté entière de blâmer ou d'approuver, puis on le passait à Carbonel ou à Plantade pour qu'ils fissent un accompagnement.

Les choses se passaient chez la reine Hortense absolument comme aux douzième et treizième siècles, alors qu'une noble châtelaine allait chez un *harmoniseur*, ou musicien de profession, faire noter la romance que l'amour lui avait inspirée.

On pense bien que celles de la reine Hortense étaient recherchées des amateurs.

On les chantait dans tous les salons, et les orgues de Barbarie les faisaient retentir dans tous les carrefours de l'Europe.

Celles qui ont eu le plus de vogue sont les suivantes : *Quoi ! vous partez pour aller à la gloire ! Colin se plaint de ma rigueur ; Partant pour la Syrie, et surtout Reposez-vous, bon chevalier*, mélodie simple et touchante.



Voici comment M<sup>lle</sup> Cochelet, qui a été longtemps attachée à la reine Hortense, raconte la naissance de cette romance célèbre :

« Quoique toussant un peu, et malgré la défense des médecins, la reine continuait à trop chanter.

» Le matin elle composait seule ses romances, puis elle les faisait entendre le soir dans son salon, avec la permission de les critiquer.

» M. Alexandre de Laborde était l'auteur des paroles auxquelles elle donnait le plus souvent la préférence pour les mettre en musique.

» C'est de lui qu'est la romance *Partant pour la Syrie*, qui fut tant chantée sur les orgues de Barbarie.

» La grande facilité que la reine trouvait à composer la musique de ses romances faisait qu'elle n'y mettait aucune espèce de prétention.

» Elle fut sur le point de déchirer *Reposez-vous, bon chevalier*, parce que le soir où elle la fit entendre, plusieurs personnes lui avouaient qu'elles la trouvaient mauvaise.

» Carbonel heureusement fut consulté, et il déclara que la musique de cette romance était la meilleure de toutes celles que la reine avait composées jusqu'alors. »

Ainsi fut sauvée la meilleure inspiration de cette femme charmante.

C'est à la reine Hortense qu'on doit aussi le premier album qui ait été publié en France.

C'est elle qui eut l'idée de mettre un dessin en regard de chaque romance et de traduire par le crayon la pensée du poète et du musicien.

Sous l'Empire, la romance avait le caractère des autres arts à cette époque de despotisme, de gloire et d'héroïsme : quelque chose de sonore et de tendu comme la *Vestale* de Spontini, l'expression d'une sensibilité un peu chargée comme les romans de M<sup>me</sup> Cottin, et d'une galanterie chevaleresque dépourvue de naïveté, une mélodie langoureuse un peu trop faiblement accompagnée, et dont les cadences plates et monotones accusent le goût équivoque du temps qui les a produites.

## UNE TOMBOLA.

Un ancien directeur de théâtre vient d'avoir une idée ingénieuse qui est sur le point d'être mise à exécution et qui lui a été inspirée par le désir de mettre le public à même d'être utile à l'art dramatique et aux théâtres de la capitale.

On s'occupe donc en ce moment d'organiser, sur une grande échelle, une *Tombola des théâtres* dans le genre de celles qui ont tant de vogue en Italie.

Il s'agit de réunir la somme de *un million* à répartir entre tous les théâtres de Paris.

Le programme de cette tombola est des plus séduisants et doit en assurer le succès.

Voici, d'après des renseignements que nous avons lieu de croire exacts, les conditions et les avantages de cette souscription artistique :

Le prix de la souscription sera de 10 fr. pour chaque billet.

Tous les billets gagneront, et les moindres lots consisteront dans un coupon de spectacle d'une valeur au moins égale à la mise.

Il y aura une grande variété de lots gagnants, et nous allons citer les plus importants.

Le premier numéro sortant gagnera un lot de *cinquante mille francs*.

Une loge pour une année sera attribuée à chacun des soixante numéros suivants.

Cinq cents billets gagneront chacun une entrée personnelle.

Deux mille billets donneront droit, une fois par semaine pendant un an, à deux places marquées.

Il y aura cinquante billets qui gagneront *cinq cents francs* chacun, et en sus un billet de deux stalles ou loges numérotées.

On parle aussi d'un lot fort original qui serait attribué aux 2,500 premiers numéros sortants.

Les pauvres n'ont pas été oubliés dans la *tombola* des théâtres : le dernier numéro sortant, qui leur est consacré, gagnera *vingt-cinq mille francs*.

Nous aurons occasion de revenir sur cette tombola et de donner les détails les plus complets.



## THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA - COMIQUE. — *La Sournoise.*

M<sup>lle</sup> Marion est une petite soubrette, gentille et accorte, qui n'est pas aussi naïve qu'elle en a l'air. Aussi personne ne s'y trompe, et dans le village, aux environs de Bayonne, tout le monde l'appelle la sournoise.

Et ce surnom, elle le mérite bien. C'est une rusée, mais il faut lui pardonner ses finesses; elle ne veut après tout que ce que veulent toutes les jeunes filles, se faire épouser, et Dieu sait quels artifices elle emploie pour arriver à ses fins.

Comment d'ailleurs n'aurait-elle pas tout un arsenal de ruses et de coquetteries? elle est éprise, de qui? de M. Saint-Jean, un laquais aristocrate, qui singe son maître et tranche du grand seigneur, car nous sommes en plein dix-huitième siècle.

A côté de Marion et de Saint-Jean, il y a là le parrain de la sournoise, un brave et rustique pêcheur, qui tend gaîment ses filets, puis un garde française qui est de la plus belle humeur du monde, et enfin une jeune fille sentimentale, M<sup>lle</sup> Louise.

Le dénouement est prévu et l'on y arrive sans trop de péripéties. M<sup>lle</sup> Marion épouse M. Saint-Jean.

M. Sauvage n'a pas fait une grande dépense d'imagination; il semble avoir pris à tâche de ménager au compositeur quelques situations musicales.

L'auteur de la partition est M. Thys, compositeur connu par de fort jolies romances, et célèbre dans les salons.

Quelques morceaux ont été justement applaudis, et nous devons surtout signaler un quintette qui est fort joli.

En résumé, la *Sournoise* est un agréable lever de rideau.

## HIPPODROME.

La magnifique expérience aérostatique que le célèbre sir Gr en a renouvelée, à l'Hippodrome, est le spectacle le plus imposant qui se puisse voir. Ce monstrueux aérostat, à son départ, fait naître une telle émotion, que les six mille spectateurs qui l'entourent gardent un religieux silence. Il s'agit en effet là de quatre voyageurs qui s'élancent dans les airs, confiant leur vie à quelques mètres de soie. Néanmoins l'assurance calme et froide de sir Green rassure, et lorsqu'on se rappelle qu'il en est à sa cent quatre-vingt-dix-huitième ascension, on a quelque raison de penser qu'il arrivera à bon port. Avant l'expérience de sir Green, l'Hippodrome donne de ravissants exercices. Le peloton féminin des *Guides de Murat* exécute avec beaucoup de grâce tous les exercices de ce carrousel militaire, et les mystères d'attitudes du *Char du soleil* préoccupent l'esprit et charment les yeux.

A ce Numéro est jointe la planche 2379.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires, réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

Pour soins intimes de la toilette, nous vous rappellerons le système épilatoire de M<sup>me</sup> Dussert, rue du Coq Saint-Honoré, n° 14, qui permet d'enlever soi-même ces petits duvets qui naissent sur le visage et les bras, — et cela immédiatement et sans laisser aucune trace de racine. — *La Crème de la Mecque* a le pouvoir merveilleux de blanchir spontanément la peau, tout en lui donnant une douceur et une suavité délicieuses. M<sup>me</sup> Dussert apporte les plus grandes perfections pour toutes les compositions auxquelles elle a donné tous ses soins; et l'*eau de Rose* qui rafraîchit la peau et lui conserve une teinte toute diaphane, — la *Pâte Circassienne* qui rend les mains les plus charmantes qu'on puisse imaginer, ne sont pas les moindres auxiliaires au succès de sa maison.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.